

L'ombrelle

Jeanne De Serres

Numéro 59, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Serres, J. (2001). L'ombrelle. *Brèves littéraires*, (59), 29–31.

L'ombrelle

La première fois que je la vis, c'était à Paris, 35, avenue Montaigne. Deux agents de la paix l'avaient conduite à mon bureau. Elle souriait, aucunement intimidée de se trouver là.

Le motif du délit : avoir troublé l'ordre.

Une question d'étiquette, sûrement.

Lucien prit son air de circonstance, grave, presque solennel. Mais elle vit bien la petite étincelle dans son regard ; elle le trahissait quand il s'interdisait de sourire.

« Madame, vous pouvez me dire ce qui vous amène ici ?

— Rien. Ou... si peu de chose.

— Bien sûr ! Mais encore ? »

Elle déambulait boulevard Saint-Michel, la tête dans les nuages, en quête d'inspiration. Son ombrelle repliée, dénichée chez un brocanteur, martelait à petits coups secs le rythme de ses pas. Des noms valsaient dans sa tête : Valéry, Rimbaud, Gary, Beauvoir, Camus, Duras. Ils envahissaient son espace. Elle ouvrit son ombrelle pour se mettre à l'abri des autres, cette

kyrielle de grands qui ennoblissaient les lettres françaises, et s'engagea résolument sur le pont enjambant la Seine.

Au milieu, elle fit une pause, fascinée par le paysage. L'eau calme du matin reflétait la végétation des rives et le ciel encore brouillé. Elle s'y mira. L'ombrelle lui conférait un charme fou auquel les automobilistes n'échappaient pas. Quelques coups de klaxon admiratifs ou impatients, un ralentissement inopportun de la circulation : il n'en fallait pas plus pour que se pointe l'agent de la paix, sérieux, un tantinet grandiloquent comme tout bon Parisien.

Cette jeune femme l'impressionne. Elle lui rappelle un personnage de Monet qui se serait évadé du Musée d'Orsay pour une ballade le long de la Seine. Il lui intime l'ordre de replier son ombrelle. Elle refuse. Net. Qu'à cela ne tienne, il la conduira au poste pour résistance à un représentant de l'ordre.

Nullement décontenancée, elle exige de rencontrer d'abord l'ambassadeur de son pays en terre française. Il veut argumenter ; on ne se pointe pas aux affaires consulaires pour si peu. Elle fait mieux avec une énergie et un ton sans réplique qui le laisse pantois.

* * *

À la fin de mon mandat, très heureux de revenir au pays, j'explore, incognito, les quartiers de Montréal. Le « Porté disparu » sert un espresso qui me rappelle les cafés de Paris.

Au fond de la pièce, une table collée au mur m'offre

un poste d'observation discret de la faune qui fréquente le Plateau. Sur des rayons, quelques bouquins mis gracieusement à la disposition des clients. Un nuage de fumée embrume le plafonnier. Le serveur passe et repasse avec son plateau garni, laissant flotter derrière lui des odeurs de boustifaille.

« Pour Monsieur ?

— Un double espresso, s'il vous plaît. »

Je jette un coup d'œil à la ronde.

Quelques habitués échangent des propos anodins. Les autres, détendus, semblent n'avoir d'autre objectif que de prolonger un moment de *farniente*.

Un visage cependant retient mon attention : des traits fins, réguliers, une chevelure sombre, des vêtements colorés, un tantinet audacieux, lui confèrent une allure de gitane. Et ce sourire devant une page blanche que son stylo noircit fébrilement...

C'est bien ELLE !

Dans le grand bureau de l'avenue Montaigne, elle m'avait semblé plus petite mais, non moins déterminée.

Je lui demanderais bien ce qu'il est advenu de son ombrelle...

Texte écrit le 10 janvier 2001, soit cinq semaines avant la mort de l'auteure.